

27 Janvier 1948

## **LE JEU DES LECTURES ET DU HASARD**

IMAGINEZ deux lectures aussi dissemblables que le Choix de Lettres de Lyautey et les Poème de Poe.

Entre ces deux passionnés, il y a la distance des ténèbres de la nuit à la diane qui chante avec l'aube ; la distance de la bataille au rêve. A une contradiction de cette noblesse, à une fantaisie de cette taille, on peut, en alternant l'émotion et le plaisir, donner quelque heure mal remplie de son dimanche.

Lisons-nous bien ? Non ! Nous ne lisons plus. Nous lisons mal avec notre paresse, avec nos sens. Nous oublions ce qui purifie, ce qui éclaire, ce qui réchauffe. Ce ne sont plus que des proses mortes ; et, s'il s'agit de poésie, de petits gestes essoufflés. La littérature de série a tout emporté.

Il faut lire ardemment, s'emparer de ceux qui ont écrit, les posséder, en faire des otages ou des princes, s'attacher à leurs mains, et ne point les lâcher tant que c'est grand et beau ; pourvu, bien sûr, que ce soit beau et grand ; que ce soit vraiment l'appel, l'espoir, le chant, la tragédie, l'éclatement d'une vie.

Entre le jeune capitaine avide de gloire, mais dans le bel équilibre de la discipline et de l'art, et Edgard Poe, étreint par la goule, saisie par le maléfice, il y a des abîmes crépusculaires.

Il faut les merveilles du hasard pour ces rencontres folles, pour que se produise l'accident heureux qui nous rapproche à la même heure d'âmes aussi contraires, aussi violentes, aussi hautaines.

Poe, dès le seuil, dit avec le Corbeau : « Jamais plus ! »

Ce n'est pas, de Mallarmé, la traduction éblouissante que nous avons sous les yeux ; mais un petit texte anglais bien modeste et bien sage, une petite édition de deux sous où Poe reste aussi vertigineux que sur les grands papiers qui veulent se montrer dignes de l'honneur qu'on leur fait.

« Quoth the Raven, Nevermore. »

Le Lyautey de ce même instant, qui revit dans des lettres pleines du mouvement de la vie, est l'officier de moins de quarante ans qui, après avoir tenu garnison en Afrique, part pour le Tonkin, les yeux remplis de grands paysages, le cavalier qui veut tout conquérir...

Deux héros à leur manière, deux types d'hommes vraiment extrêmes, l'un répétant « jamais plus ! », l'autre qui s'exalte et commande : « malgré tout et toujours ! ».

Ainsi nous passons nous-mêmes de l'optimisme (aux magnifiques fièvres), à l'état quasi morbide où nous jette la douleur. Ainsi la terre oscille entre le défi et la plainte, entre la vanité et la connaissance de la vanité.

Une lecture n'est nourrissante que quand elle nous soumet à ces chocs. Prenons, à notre fantaisie, un auteur puis un autre, à charge de ne nous laisser trahir par aucun ; et, pour cela, n'acceptons une renommée que si l'artifice s'en est éloigné par la vertu du temps.

En littérature, ce siècle est trop souvent celui de l'imposture. Il impose des illusions et des mensonges ; c'est un fabricant de faux dieux.

Mais l'ivresse est grande de prendre, où elles sont, l'inspiration et la force et, dans la lutte de deux livres, rapprochés distraitemment par chacune de nos mains, de trouver simultanément la majesté de la vie et la majesté de la mort.